

Marc Perrenoud, quand il montre ses dents d'ivoire

ARNAUD ROBERT



(Archives - © Anne bloom)

Marc Perrenoud: «Je me suis simplement rendu compte que le jazz emprunte depuis plus de dix ans à la pop, que le moindre trio reprend Nirvana.

> Jazz Le pianiste genevois sort un troisième disque en trio, «Vestry Lamento», et joue ce soir à Onex

> Portrait d'une musique éblouissante, qui tabasse les idées reçues en quelques accords

Se précipiter à la fin du disque. Rien. Trois accords. Une mélodie qui se prend les pieds dans le plafond, un impressionnisme à la française et un swing de messe basse. «Nymphaeas Blues», à lui seul, justifie que l'on écoute le dernier album, le troisième, du Marc Perrenoud Trio. On dirait Miles Davis sans la trompette, des océans de fâcheries réconciliées. Le pianiste genevois, 32 ans, laisse tomber ses phalanges de compétition, ses gammes à toute bombe: l'odeur du silence sans son goût pesant. Pour tout dire, Marc est un prodige. Parce que, même dans les ballades, il parvient à vous décoiffer.

Il avait déjà sidéré ceux qui l'ont écouté. Deux albums en trio, avec le contrebassiste Marco Müller et le batteur Cyril Regamey, dont un *Two Lost Churches* qui paraissait déjà mieux suspendu que des acteurs hollywoodiens dans la stratosphère. Perrenoud revient. Il laisse beaucoup plus de champ à ses deux bandits. «Avant, je souhaitais tout contrôler. J'arrivais en studio avec le moindre arrangement en tête. C'est mon premier disque collectif.» Müller file le vertige sur ses quatre cordes nébuleuses. Elles arriment l'affaire contre des grands vents qui, assurément, ne tardent pas à surgir.

Regamey, belle petite crapule capable de faire vaciller des tambours nègres, assoit sa pulsation comme jamais. Il ne veut plus démontrer (sa science, sa poésie, sa souplesse). Il est un batteur qui n'a plus le souci de la battue. Perrenoud a su choisir son équipage: c'est le prérequis des leaders. Ils ont voyagé un peu partout, en Asie, en Europe. Et cette nuit-là, cette nuit de Manhattan, où ils ont joué au Lincoln Center

et où la critique américaine a fait de ce trio davantage qu'un exotisme en blues. «J'ai la chance de tourner beaucoup. Et cette route nous a permis d'ancrer notre son.»

Il ne faut pas absolument aller chercher le concept, l'idée-force, dans le vestibule de ce disque, Vestry Lamento. «Je me suis simplement rendu compte que le jazz emprunte depuis plus de dix ans à la pop, que le moindre trio reprend Nirvana. Je voulais retrouver les racines de ma passion.» Fils de musicien classique, élevé entre Berlin et Zurich, Perrenoud s'est rendu en Russie, chez Scriabine et ses études volcaniques, chez Igor Stravinski, à qui il voue un morceau. Il est allé du côté des Années folles, de Paris, du swing des années 1940 et d'un très vieux blues plein de marécages et de caïmans.

Le pianiste est allé loin. Au XXe siècle. Quand le jazz ne paraissait pas joué. Il est allé plus loin encore: traquer la gamme pentatonique, cet espéranto archéologique autour duquel les Pygmées centrafricains et les Andins du Pérou se retrouvent. «Il y a quelque chose d'universel dans cette gamme coupée en cinq. Je souhaitais revenir en arrière pour créer du neuf.» De même, comme il a repris «Sola», «Autumn Leaves» dans ses disques précédents, il s'attaque à «Body and Soul». Ce ne sont pas des standards de jazz. Ce sont des mélodies si ravalées, si empiétées, qu'elles semblent ne plus tenir debout que par la grâce de l'apesanteur.

Et pourtant, il en tire des ombres inouïes. Comme s'il était entré dans la composition par l'os plutôt que la peau. «J'adore reprendre ces thèmes. S'ils sont aussi connus, c'est qu'il y a une raison. J'essaie de comprendre comment ces mélodies sont construites. J'essaie aussi de trouver les faiblesses qui leur sont inhérentes.» Il ne répare rien. Il gratte la plaie. Marc Perrenoud publie aujourd'hui son album le plus étonnant. Une virtuosité gracile, dangereuse, comme celle de ces types qui se lancent des falaises avec un costume d'oiseau synthétique et qui semblent surpris lorsqu'ils s'en tirent vivants.

Le jazz, nous dit Marc Perrenoud, n'est pas ce frou-frou mondain, subventionné largement pour flatter la bonne conscience humaniste des pays riches. Le jazz est le point d'équilibre parfait entre le cerveau et la plante des pieds. Dans «Igor», ce trio tombe à chaque mesure dix mètres plus haut que là où on l'avait abandonné, c'est un sabbat blanc, une chorégraphie nue où l'on finit rhabillé. Quand le pianiste gravit les scènes d'un peu partout, avec ses chemises trop serrées et ses cheveux en friche, il lui faut trois notes pour tabasser les idées reçues, pour rouler à contresens. A deux pas de lui, Cyril Regamey est son double obscur, son mauvais génie, le tapageur qui ne laisse jamais le soufflé se reposer.

Avec Grand Pianoramax, avec Elina Duni, Colin Vallon ou Lucien Dubuis, avec quelques autres dont le nom est moins souvent prononcé, le Marc Perrenoud Trio donne du sens au jazz suisse. Un jazz qui n'a rien de suisse, au fond. Mais dont on est bêtement fier, avec ce rien de patriotisme contre lequel chaque particule de Vestry Lamento s'érige.

Marc Perrenoud Trio, Vestry Lamento (Double Moon).

Marc Perrenoud Trio en concert. Je 31 octobre à 20h30, Manège d'Onex. Sa 9 novembre, Temple du Bas, Neuchâtel. Sa 7 décembre, Chorus, Lausanne.

www.marcperrenoud.com